

## La déclaration sur « l'identité laïque cistercienne »

PASSÉE AU CRIBLE DE L'AMITIÉ SPIRITUELLE  
D'ÆLRED DE RIEVAULX

### Introduction

Du dimanche 1<sup>er</sup> au samedi 7 juin 2008, se déroulait à Huerta en Espagne la quatrième Rencontre Internationale des laïcs associés à un monastère cistercien. Cette rencontre a pu aboutir à la rédaction d'une « *déclaration finale* » véritablement commune à tous les laïcs puisqu'elle fut votée à l'unanimité le dernier jour de la rencontre : la déclaration sur l'« Identité Laïque Cistercienne<sup>1</sup> ».

À l'heure actuelle, il est sans doute encore trop tôt pour mesurer toute l'importance d'un tel document. Il est cependant incontestable qu'il est appelé à jouer un rôle de premier plan dans l'évolution du laïcat cistercien. Il pourrait en effet permettre aux laïcs cisterciens eux-mêmes de décliner l'« identité » de ce qu'ils désirent vivre à l'ombre de Cîteaux. Par ailleurs, il devrait également servir de point de repère et comme critère de discernement tant aux communautés monastiques locales qu'aux chapitres généraux des divers ordres cisterciens, appelés à accueillir (ou non) de tels groupes de laïcs. Enfin, livré entre les mains des uns et des autres, moines et laïcs, il pourrait offrir aux uns et aux autres un point d'appui fort précieux pour réfléchir sur la nature charismatique et juridique des relations qu'il convient d'établir entre deux façons, distinctes mais complémentaires, de vivre le même charisme (cf. *ILC* 2, 1 ; 2, 4 ; 4, 2 et 5, 1).

---

<sup>1</sup> On trouvera les comptes rendus de cette réunion et le texte de la déclaration dans *Collectanea Cisterciensia* 70 (2008), p. 308-322. Dans cet article, nous désignerons ce document soit comme « déclaration de Huerta », soit sous l'abréviation *ILC* suivie du numéro de paragraphe correspondant.

En ce sens, la déclaration de Huerta doit être « reçue » comme une invitation à poursuivre le dialogue et à approfondir la réflexion initiée, tant du côté des laïcs que du côté des moines et moniales. Les premiers en effet sont désormais appelés à « s'approprier » ce document à travers lequel ils ont essayé de dire comment ils perçoivent leur « identité comme laïc cistercien ». Les seconds, quant à eux, ont à en éprouver la valeur – comme on éprouve l'or au creuset – de manière à pouvoir mieux se situer par rapport à la double requête qui, à l'issue de la rencontre de Huerta, leur fut adressée lors de la Réunion Générale Mixte d'Assise 2008 : d'abord de « reconnaître » *la vocation laïque cistercienne comme une « nouvelle » expression du charisme cistercien* et, ensuite, comme conséquence de cette première requête, de lui reconnaître une forme d'*appartenance officielle* (mais encore à définir) *à la famille cistercienne*.

Lors du dernier Chapitre Général des moines et des moniales de l'OCSO, qui eut lieu en septembre 2008 à Assise, abbesses et abbés de cet Ordre ont accordé beaucoup d'attention à la Déclaration sur l'ILC et à la requête qui leur était adressée. Mais en raison d'un programme très chargé lié, entre autres choses, à l'élection d'un nouvel Abbé Général en la personne de Dom Eamon Fitzgerald, ils se sont limités à deux votes seulement.

Le premier est certainement à considérer comme une forme d'encouragement puisque, sans se prononcer ni « statuer » sur l'« appartenance » du mouvement laïque à la famille cistercienne, les abbés et abbesses disent néanmoins « reconnaître » dans ce mouvement l'existence d'une expression laïque du charisme cistercien :

Nous reconnaissons l'existence d'une expression laïque de notre charisme cistercien dans l'expérience vécue par des personnes laïques associées à un certain nombre de nos monastères.

Le second, par contre, pourrait décevoir certains laïcs car le Chapitre n'est pas allé aussi loin qu'ils auraient pu l'espérer dans l'affirmation d'une *appartenance* à la famille cistercienne, puisque, par ce vote, abbesses et abbés décidaient de confier aux Conférences Régionales le soin d'étudier de manière plus approfondie la question de savoir comment l'Ordre pourrait « assumer » ce mouvement laïque :

Nous désirons que les Régions étudient le document *l'Identité Laïque Cistercienne* de manière à ce que nous puissions savoir comment, en tant qu'Ordre, nous pouvons l'assumer.

Les deux votes pris par la Réunion Générale Mixte de l'OCSO ouvrent pour ainsi dire aux laïcs comme un « temps favorable » qui

les invite à poursuivre, jusqu'à la prochaine Rencontre Internationale de Laïcs et jusqu'à la prochaine RGM (qui se tiendront l'une et l'autre en 2011), leur propre travail de réflexion et d'approfondissement sur ce qui fait leur identité et sur les liens qu'ils entendent nouer avec telle communauté monastique à laquelle ils sont rattachés. C'est d'abord à chaque groupe de laïcs qu'il revient pour une part de se livrer à un tel effort de réflexion dès lors en effet que les liens qui l'unissent à tel monastère sont uniques et spécifiques, marqués par une histoire particulière, irréductible à celle des autres groupes, liés à d'autres monastères.

Mais si importante qu'elle soit sur le plan de la vie locale, cette réflexion ne peut en aucun cas se dispenser d'être menée également sur un *plan plus large et de façon concertée* de manière à ce qu'on puisse élaborer une visée commune fondée sur des valeurs et des présupposés partagés par tous.

C'est précisément dans cet esprit que deux fraternités francophones de laïcs, celle du Désert et celle d'Aiguebelle, ont désiré vivre un temps de rencontre et de travail commun. Cette rencontre, qui s'est déroulée à l'Abbaye Sainte-Marie du Désert (France) du 15 au 16 novembre 2008, avait pour but d'aider les membres de ces deux fraternités à mieux s'approprier toutes les richesses de la « Déclaration sur l'ILC » de Huerta<sup>2</sup>. Il s'agissait d'éclairer le document sur l'Identité Laïque Cistercienne à la lumière de la spiritualité de Cîteaux et surtout à la lumière de ce qui fait sa spécificité et son originalité propres : sa doctrine de la charité.

### *Une intuition*

Du riche patrimoine spirituel de Cîteaux, l'horizon ouvert par le traité d'Aelred de Rievaulx sur l'*Amitié spirituelle* ne serait-il pas en définitive le mieux « placé » pour éclairer l'horizon de l'Identité Laïque Cistercienne en tant qu'elle veut se vivre en lien avec une communauté de moines ou moniales qui vivent de cette tradition et avec laquelle surtout elle veut en conséquence construire des relations privilégiées de réciprocité ?

Une intuition qui n'est ni gratuite ni déplacée puisque, d'un côté, dans la définition qu'Aelred donne de l'amitié spirituelle, il intègre

---

<sup>2</sup> Nous remercions vivement la rédaction de la revue *Collectanea* d'avoir accepté de publier une partie de cette réflexion dans ses colonnes et de lui offrir ainsi une diffusion plus large que l'espace restreint dans lequel et pour lequel elle a été initialement proposée.

celle qu'il a héritée de la tradition philosophique ancienne (Cicéron et Salluste) qui parle d'*idem velle/idem nolle*, c'est-à-dire d'un accord essentiel sur un « même vouloir, un même non-vouloir » et que, de l'autre, dans l'expression de l'Identité Laïque Cistercienne, apparaît bien cette même aspiration d'une *communio* entre moines et laïcs dans le « désir » de partager les mêmes valeurs, même si le charisme est vécu sous des formes et dans des lieux différents (cf. ILC 2.2 et 2.3)<sup>3</sup>.

Mais je voudrais commencer par rappeler quelques-unes des idées-forces du traité d'Aelred. Il y en aura trois, au fil desquelles nous verrons progressivement comment la doctrine aelrédiennne de l'amitié est en mesure de fonder la relation entre moines et laïcs. Après quoi, une deuxième partie dégagera quatre orientations pratiques sur la manière de vivre au concret le lien d'alliance et d'appartenance des laïcs envers la communauté monastique à laquelle ils se rattachent.

## PREMIÈRE PARTIE : TROIS IDÉES-FORCES OU TROIS PRINCIPES FONDAMENTAUX DU TRAITÉ D'AEALRED SUR L'AMITIÉ

### **Premier principe : L'amitié comme « principe cosmique d'harmonie universelle »**

La première idée-force qu'il faut souligner, c'est qu'Aelred considère l'amitié comme un *principe cosmique* – c'est-à-dire comme un principe d'harmonie universelle, source d'une complémentarité mutuelle entre tous les êtres, qui comporte, comme exigence éthique interne, un principe d'alliance universelle qui se décline à tous les niveaux de relation : relation de l'homme avec son environnement naturel (écologie), relation homme/femme (vie conjugale), relation au sein de toute communauté de vie (famille/état/société, Église, communauté religieuse), etc.

---

<sup>3</sup> Dans les pages qui suivent, nous nous proposons *de ne reproduire que* la réflexion qui a été menée autour de la fusion de ces deux horizons que sont, d'une part, la doctrine d'Aelred sur *l'Amitié spirituelle* et de l'autre, la « déclaration de Huerta » sur l'Identité Laïque Cistercienne en tant qu'elle-même déjà interprétée à la lumière d'une « éthique de l'existence comme éthique de la réciprocité et de l'engagement ». Celles et ceux des lectrices/lecteurs qui souhaiteraient prendre connaissance des prémices anthropologiques et philosophiques de cette seconde fusion pourront consulter le site de l'abbaye du Désert (<http://abbayedudesert.com/>) à la page « *Laïcs associés du Désert* », où elles et ils pourront trouver l'intégralité des deux premières conférences.

Aelred a en effet la conviction très profonde que l'univers tout entier – et pas seulement le domaine des relations humaines, qui est cependant le domaine où ce principe se vérifie de manière la plus éclatante –, est idéalement et originellement régi par un principe d'harmonie universelle, de paix, de concorde et d'équilibre, où toute chose concourt au bien des autres par des rapports de complémentarité mutuelle. Cela paraît particulièrement évident lorsqu'on lit tel passage du Livre I du *Miroir de la charité*, mais l'idée est également reprise dans le traité de l'*Amitié spirituelle*, au livre I, 53, quand Aelred parle de l'origine de l'amitié<sup>4</sup>.

De ces rapports de complémentarité, découle un principe tout simple en vertu duquel le « vivre ensemble », la vie commune (et pour les humains : la vie fraternelle en communauté, qu'elle soit familiale, religieuse ou sociale, le « vivre en société ») fait partie de l'essence même de la vie. Aussi bien, pour Aelred, il est absolument impossible et inconcevable de mener une vie solitaire, coupée des autres. Au contraire, « aucune espèce d'êtres n'est laissée dans l'isolement, mais toutes sont liées par une certaine alliance ».

Cette alliance prendra des formes différentes selon les espèces d'êtres concernées. Mais au sommet de la création – l'homme –, cela impliquera une responsabilité de nature écologique : maintenir, à l'échelle mondiale, l'équilibre de l'écosystème. Plus directement pour notre propos, ce principe d'alliance qui régit l'équilibre du monde se traduira par un axiome qui revient très fréquemment sous la plume d'Aelred et qui est véritablement structurant de toute relation et de tout échange, et donc fondement de toute vie sociale, c'est-à-dire de la vie tout court puisque, on vient de le rappeler, il n'y a d'autre vie que *vie en société*. Ce principe tient en quatre mots latins : *omnia singulorum, singula omnium*.

*a. Un axiome fondamental : omnia singulorum, singula omnium*

Cela signifie non seulement que « tout ce qui est à moi est à toi » et que « tout ce qui est à toi est à moi » ; mais aussi que « ce qui appartient à l'un (*singula*) appartient à tous (*omnium*) » et que « ce qui appartient à tous (*omnia*) est aussi le propre de chacun (*singulorum*) ». Pour Aelred, il est *absolument impossible* d'échapper à ce réseau d'échange et de mutualité où chacun (en son particulier – *singulus*) et tous dans leur ensemble (*omnes*) sont en relation

<sup>4</sup> Ce texte a été récemment présenté dans un « Trésor littéraire cistercien » de 2008, p. 243-248. (NdIR)

d'interdépendance. Celui qui prétendrait se soustraire à ce réseau court un risque de mort, pour lui-même d'abord (que ce soit mort physique ou mort spirituelle) ; mais, du même coup, il blesse à mort le sens de la communion puisqu'il brise la « circulation de la vie » et, de ce fait, il menace aussi la communauté en lui faisant courir, à elle-même, un risque de mort.

C'est si vrai qu'aux yeux d'Aelred, le péché n'est pas autre chose que prétendre pouvoir se suffire à soi-même dans une autonomie et une indépendance absolues : solipsisme en philosophie ; autonomie en sociologie ; autosuffisance en psychologie. En conséquence, Aelred estime que tout ce qui est gardé jalousement et exclusivement pour soi des biens matériels ou spirituels sans tenir compte de nos « collatéraux » est un vol, un recel de biens destinés à tous. Du perdu à jamais ! Il n'y a donc de propriété que pour être partagée, mise en commun. C'est pourquoi on a parlé à propos d'Aelred de « personnalisme communautaire<sup>5</sup> ».

Ce principe éclaire toute la doctrine d'Aelred : que ce soit sur le plan cosmique (une forme d'écologie avant la lettre) ; sur le plan de la parité homme/femme (*Amitié* I, 57) ; sur le plan de la vie sociale, mais également sur le plan de la vie ecclésiale : diversité et complémentarité des ministères, des états de vie, des vocations dans le respect mutuel des formes extérieures de vivre, l'axiome *omnia singulorum, singula omnium* devant en effet idéalement – et normalement, s'il est bien vécu ! – nous prémunir contre toute forme de tentation dans le domaine de la jalousie ou du désir de la mainmise sur autrui puisque ce principe implique la reconnaissance joyeuse d'une diversité complémentaire et d'une complémentarité qui découle de cette diversité même : comment en effet pourrais-je en venir à envier l'autre pour ce qu'il a et que je n'ai pas, dès lors que ce qu'il a, il est appelé à le mettre à la disposition de tous et de chacun ? Inversement pour tout ce que j'aurais et qu'il n'aurait pas. Aucune raison dès lors de se sentir frustré de quoi que ce soit. Cela vaut également pour les relations entre moines et laïcs, les uns n'ayant pas à s'attrister de n'être plus laïcs et les autres n'ayant pas à se lamenter de n'être pas moines ou à vouloir, pour compenser, « jouer aux moines ».

---

<sup>5</sup> Charles DUMONT, « Le personnalisme communautaire d'Aelred de Rievaulx », *Collectanea Cisterciensia* 39 (1977), p. 250s.

*b. La différence à vivre comme une richesse et non sous le mode de la défiance*

C'est là un point essentiel, le fondement de toute la doctrine d'Aelred : une interdépendance, inscrite dès l'origine, c'est-à-dire par création divine, dans la structure même de l'univers, entre les choses et les personnes, interdépendance qui fait que nous avons « besoin » les uns des autres : réciprocité mutuelle et complémentaire qui, sur le plan éthique, a pour conséquence majeure que la solitude/isolement, le repli sur soi, l'auto-suffisance sont aux yeux d'Aelred des réalités absolument « impensables » parce qu'une telle solitude/isolement contredit l'état « naturel » (originel) des choses.

Autrement dit, c'est un peu comme si Dieu en créant le monde, avait voulu créer les choses différentes et multiples afin qu'elles puissent *avoir besoin les unes des autres* ! La différence, voulue par Dieu et inscrite au cœur de la création du monde et de ce qui l'habite, est donc ordonnée à la réciprocité, et la diversité ordonnée à la complémentarité. Comme le souligne dom Bernardo Oliveira<sup>6</sup>, un tel état de fait est là pour nous apprendre à ne pas considérer la *différence comme une déficience*, mais à la considérer comme une invitation à ne pas vivre la différence *sous le mode de la défiance* ! Véritable défi de toute vie commune. Le plus remarquable, c'est que pour désigner cette situation originnaire de « nature » d'une harmonie cosmique et universelle, Aelred recourt à un mot très précis qui peut nous sembler curieux et étrange, car on le réserve habituellement au domaine des relations interpersonnelles, et ce mot, c'est celui d'amitié. C'est elle qui préside pour ainsi dire à l'« ordre » du monde, à son harmonie et aux justes rapports de force et d'équilibre qui doivent régir le monde et « inter-agir » entre les êtres.

**Deuxième principe : le Christ, source, modèle et achèvement de l'Amitié.**

Pour découvrir la source d'où procède cette harmonie, il faut remonter jusqu'à la définition qu'Aelred donne de l'Amitié. On la trouve formulée à diverses reprises dans le traité de *l'Amitié spirituelle*, au moins une fois dans chaque livre. Dès le livre I, il place sur les lèvres de Yves, l'interlocuteur d'Aelred :

J'aimerais en savoir plus long sur la manière dont l'amitié qui doit exister entre nous prend naissance dans le Christ, se maintient

<sup>6</sup> Conférence de dom Bernardo Olivera au dernier Chapitre Général (Assise 2008), annexe 2, p. 304.

conformément au Christ, atteint son but et devient d'autant plus profitable qu'elle est tournée vers le Christ (I, 8 ; voir aussi II, 20 et III, 5).

Cette référence au Christ, qui est évidemment essentielle, l'*ILC* s'en fait elle-même l'écho lorsqu'elle insiste sur le fait qu'appartenir à une communauté de laïcs reliée à une communauté monastique nous apprend « à nous aimer mutuellement *dans une nouvelle forme de relation centrée sur le Christ* dans laquelle tous les membres ont été choisis et appelés par Dieu » (*ILC* 4. 6).

À travers ces quelques mots du Livre I de l'*Amitié*, c'est tout le projet d'Aelred qui est énoncé. C'est cela qu'à longueur de pages, Aelred ne cessera de vouloir montrer. Pour notre propos, retenons seulement une chose : qu'Aelred pose d'emblée comme « référence » absolue – *source, modèle, aboutissement* de l'amitié – la personne du Christ.

Qu'il en soit bien ainsi, on ne peut en douter si l'on se souvient de ce que je viens de dire de l'amitié comme « structure cosmique » du monde fondé sur la complémentarité mutuelle qui doit exister entre toutes choses, et sur ce que cela entraîne sur le plan *éthique* comme *exigence d'engagement* de sa vie, comme exigence du *don de soi*, ou encore comme impossibilité morale qu'il y a à soustraire quoi que ce soit à ce don dans la mesure où, justement, de ce don dépend la paix, l'harmonie du monde, sa bonne marche, mais aussi la cohésion de toute vie en société ou en communauté.

Or de cela, Jésus offre précisément l'illustration la plus parfaite. Qu'il suffise de penser à l'affirmation paulinienne de l'épître aux Philippiens (Ph 2, 6s) : « Jésus n'a pas considéré comme un droit sa condition divine » ou, dit sous une autre forme : « Jésus, de condition divine, ne *retint pas jalousement* le rang qu'il égalait à Dieu ».

Mais si vous préférez – comme Aelred – la tradition johannique, vous direz plutôt : « Quand l'heure fut venue de passer de ce monde vers le Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'au bout, jusqu'à la fin » (Jn 13, 1), mais c'est là encore dire le « sans rien retenir » ou le « sans rien garder pour lui » de saint Paul. Le « jusqu'au bout du don », le « se donnant, se livrant tout entier »...

Aussi bien Aelred ne peut-il qu'approuver la demande d'Yves : « C'est bien vrai que l'amitié trouve sa source, son modèle et son point d'aboutissement en Jésus ! » Aelred développera cette idée en s'appuyant sur un autre passage de saint Jean (Jn 15, 13-17) dont il cite les versets en bousculant l'ordre du texte.



D'abord : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (15, 13) qu'Aelred cite à diverses reprises (en I, 30 et II, 33, ainsi qu'une allusion en II, 69). Puis « Je ne vous appelle plus serviteurs, mais amis » (15, 15), qu'Aelred commente dans le livre III, 83 en articulant deux choses l'une à l'autre : Pourquoi « amis » ? « parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père » (Jn 15, 15). C'est le premier « versant », si l'on peut dire, qui va de Dieu/Jésus vers l'homme. Mais il y a aussi l'autre versant qui, cette fois, va de l'homme à Dieu, comme réponse à l'Amitié-Alliance proposée par Jésus-Dieu. Après le « pourquoi », c'est donc le « comment » : « Et vous êtes mes amis *si* vous faites ce que je vous commande » (Jn 15, 14). Entendons : « à condition que vous écoutiez ma parole et que vous la mettiez en pratique, que vous observiez ce que je vous commande ».

### Troisième principe : Don de soi comme réponse d'obéissance aimante (accord des volontés)

#### a. Révélation ou auto-communication de Dieu

Cette brève remarque relative à l'enracinement christologique de la doctrine d'Aelred sur l'amitié et à la manière dont Aelred exploite les versets 14 et 15 du chapitre 15 de l'évangile de Jean nous permet de faire un troisième pas. Ce « don de soi » qu'exige éthiquement l'interdépendance mutuelle se pose désormais comme une *réponse à un appel* et donc, se définit très exactement comme « vocation » avec son double versant : d'un côté, une « auto-communication » *révélatrice de Dieu* : Dieu qui se donne et se communique à nous. « Tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître » (révélation) et de l'autre côté, une *réponse d'obéissance amoureuse* à cela même qui nous a été communiqué et révélé : « C'est dans la mesure où vous faites ce que je vous commande, que vous deviendrez mes amis. » Ou encore : C'est dans la mesure où nous nous hausserons à la hauteur des exigences de l'amour que nous deviendrons véritablement « amis » de Dieu. Et c'est précisément vers cette « réponse d'obéissance et d'écoute amoureuse » qu'il faut se tourner maintenant.

En effet, apparaît ici un *troisième élément fondamental* de la conception aelrédiennne de l'amitié, celui qu'Aelred emprunte à son ami et maître saint Bernard : la *réponse humaine d'obéissance amoureuse* à Dieu, au commandement de l'amour, n'est autre que le *consentement à la volonté divine*, c'est-à-dire une « conformité de sentiments » (cf. Ph 2, 1-5 : « Ayez entre vous *les mêmes sentiments que le Christ* »). Or, c'est cela même qui nous fait entrer dans l'horizon d'un « *con-sentir* », d'un « sentir-avec » ou d'un « sentir comme »,

qui va bien au-delà de toute forme de « sentimentalisme ». C'est un « sentir » qui s'exprime et se traduit très concrètement par un *accord des volontés* (« vous êtes mes amis *si* vous faites / à condition que... »), par un « vouloir et ne pas vouloir les mêmes choses ». Cette dimension est à ce point centrale qu'elle entre effectivement dans la définition qu'Aelred donne de l'amitié et qu'il a reçue de la pensée antique : de Cicéron, qu'Aelred cite dès le paragraphe 11 du livre I sur l'*Amitié*, juste après l'affirmation christologique que nous commentons tout à l'heure (« L'amitié est une *conformité de sentiments* accompagnée de bienveillance et de charité à propos des choses humaines et divines ») et de Salluste (dont Aelred introduira la définition un peu plus loin dans le livre 1, aux 40 et 48 : *idem velle / idem nolle* ; « être en accord sur le même vouloir ou non vouloir »).

Toute la préoccupation pratique et concrète d'Aelred sera cependant de préciser l'objet sur lequel porte ce même vouloir/non vouloir, cet « accord des volontés », pour que l'on soit en droit de qualifier de « spirituelle » l'amitié ou la relation qui lie les deux personnes qui partagent ce même « vouloir et non vouloir ». Autrement dit, Aelred cherchera à établir des *clauses restrictives*. Pour qu'on puisse parler d'amitié spirituelle, il faudra en effet que l'accord se fasse ou s'établisse entre « gens de bien », c'est-à-dire non pas entre des personnes qui seraient déjà parfaites, mais entre personnes qui s'appliquent, autant qu'il leur est possible, à vivre « en ce monde avec justice, sobriété et piété » (Tt 2, 12 cf. *Amitié* II, 35-39 et III, 10).

À ce propos, une attention particulière doit être accordée à toute la section du livre I, 35-49, où Aelred distingue différentes formes d'amitié pour isoler du lot l'amitié spirituelle, qui se caractérise par un accord et une conformité des volontés dans la recherche et la poursuite du bien : « L'amitié spirituelle se *cimente par la similitude de vie et de mœurs entre gens de bien* » (I, 38 et 46 où la définition de Cicéron est reprise). Ce principe éthique de la « recherche du bien » peut également se traduire en terme de recherche ou de désir de *sanctification personnelle* : sanctification qui vise à faire en sorte que la charité imprègne de plus en plus toutes nos relations et qui trouve justement dans la relation d'amitié elle-même comme un « tremplin ». Aelred parle plutôt de degré ou d'échelon : « L'amitié est un *échelon proche de la perfection* qui consiste à aimer et connaître Dieu » (*Amitié* II, 14), échelon à partir duquel il sera plus facile de pouvoir s'élever vers cette charité « universelle » qui est le terme ou le but vers lequel tend le monde puisqu'elle en est aussi la « structure » interne (*Amitié* III, 79).

En plus d'être fondé sur la personne du Christ, ce « modèle » de relation trouve également son point d'appui dans la vie même de

l'Église (modèle ecclésial) et aura sa transcription sur le plan eschatologique. Rien de surprenant à cela puisque l'Église, c'est le Corps du Christ. L'Église est donc convoquée à vivre, sur le plan de la communauté et de la communion fraternelle, ce que le Christ lui-même a vécu au niveau de sa personne, corps et tête. De même que Jésus n'a rien gardé jalousement de ce qu'il était et qu'il fut tout entier obéissant jusqu'à la mort, de même, dans l'Église, nous sommes appelés à n'avoir « qu'un cœur et qu'une âme », de sorte que « nul ne puisse dire sien ce qui lui appartient, mais qu'entre tous, tout soit commun » (cf. Ac 4, 32 dans *Amitié* I, 28 ; II, 21.67 et III, 99.124).

Dans cette perspective, l'Église comme communauté ecclésiale où règne le « un seul cœur et une seule âme » (et Aelred pense en premier lieu à la communauté monastique) est à ses yeux comme une anticipation ou une réalisation partielle de ce qui adviendra à la fin des temps lors de la restauration de toutes choses en Dieu, par la médiation du Christ (III, 134).

Ne retenons ici que la dimension *ecclésiale* dans sa réalisation historique, c'est-à-dire dans son *inscription dans le temps*. Voyons ce que cela peut signifier pour les liens qui fondent l'identité du laïc cistercien (ou des fraternités laïques cisterciennes) dans sa relation avec une communauté monastique. Car on retrouve bien, dans l'identité que les laïcs cisterciens se donnent à eux-mêmes dans la « déclaration de Huerta », cette dimension ecclésiale du « *un seul cœur, une seule âme* » (Ac 4, 32).

Il n'est que de rappeler les passages d'*ILC* qui le soulignent : « Vivre un même charisme dans la diversité des expressions, *unies sur l'essentiel* » (*ILC* 5, 2), que ce soit à travers le *but* (*ILC* 2, 2) ou par les *moyens* (*ILC* 2, 3) et finalement la *forme* (*ILC* 2, 7) en cherchant à établir un équilibre entre travail et prière. De même, l'expression du désir que « tout » soit « commun », s'exprime dans le document *ILC* par cette « aspiration-à » et même cette « sensation-de » ne former *qu'une seule famille* (*ILC* 3, 1 ; 4, 2) ou d'être membre *d'une communauté unique* – « corps du Christ » (*ILC* 3, 1). Ce même « sentir » ou ce « sentir-avec » portant en lui un autre désir, telle une exigence interne qui en découle : un *désir d'appartenance* qui se traduira par la « conscience de devoir et de responsabilité » (*ILC* 4, 5).

C'est ce dernier point – l'appartenance d'où découle une « conscience de devoir et de responsabilité » et donc aussi une exigence d'engagement – qu'il faut maintenant examiner avec plus de soin à la lumière de la doctrine d'Aelred sur l'amitié.

## DEUXIÈME PARTIE : RESPONSABILITÉ ET « APPARTENANCE » : VERS QUEL ENGAGEMENT ?

D'emblée, exprimons cette exigence interne d'engagement comme conséquence d'un désir d'appartenance, sous la forme d'une question : « Quels devoirs, quelles responsabilités découlent de cette « appartenance » mutuelle des laïcs/moines (et *vice versa* : moines envers les laïcs) ? »

La déclaration sur l'identité laïque cistercienne exprime à l'égard des moines et moniales au moins cinq types d'attente qui sont pour eux comme autant d'aspects d'un cahier de charges et de responsabilités. Les laïcs disent en effet attendre des moines et des moniales :

- de pouvoir se placer sous leur conduite (*ILC* 1) et être guidés par eux (*ILC* 2, 5) ;
- de trouver auprès d'eux un « espace hospitalier » (*ILC* 4, 4) ;
- qu'ils leur donnent une formation (*ILC* 2, 5 ; 4, 1 ; 4, 6) ;
- qu'ils leur accordent soutien et réconfort (*ILC* 3, 1) ;
- qu'ils leur confèrent une forme d'appartenance (officielle) à la famille cistercienne, avec tout le travail de discernement que cela comporte (*ILC* 4, 3).

Mais qu'en est-il, dans l'autre sens, c'est-à-dire de la responsabilité *des laïcs* par rapport aux moines ? Pour cela, interrogeons Aelred et demandons-lui quels sont les traits qu'il donne à cette « mutualité », à cette *responsabilité commune des uns par rapport aux autres*. Ce qu'il dit en effet de la relation entre deux personnes peut effectivement être transposée à la « réalité » qui nous occupe : la relation entre les deux communautés, l'une de moines, l'autre de laïcs, qui désirent ne former plus qu'une seule famille dans le même esprit.

La question qu'il convient de se poser est la suivante : Vers quel type d'engagement nous conduit « ce vivre un même charisme dans la diversité des expressions, unies sur l'essentiel » (*ILC* 5, 2) ?

### 1. « Être gardien de l'amour »

Cette expression se lit en *Amitié* I, 20 : « Un ami, c'est comme un gardien de l'amour. » Mais ne nous trompons pas sur sa portée. Qu'est-ce que l'amour, en effet ? Pour éviter tout contresens, il faut se reporter au contexte immédiat où Aelred définit ce mot.

L'amour est un élan de l'âme raisonnable par lequel elle recherche ardemment et convoite une chose pour en jouir, par lequel elle en jouit en la savourant à l'intérieur d'elle-même, par lequel elle l'étreint et la

garde une fois qu'elle l'a acquise, comme un gardien de l'âme elle-même, car mon ami doit être le gardien de *notre amour mutuel* ou plus exactement de *mon âme* elle-même (I, 19).

Cette définition de l'amour appelle trois remarques. On peut d'abord lire cette définition « gardien de l'Amour, gardien de l'âme » en termes de « gardien de l'intentionnalité du désir », de l'orientation fondamentale du cœur, de ce mouvement du cœur vers une réalité, un objet, un but que l'âme, par un travail de discernement opéré par la raison, a reconnu comme un bien désirable. D'après cette définition, l'ami est donc celui qui *se rend responsable de moi*, en tant qu'il veille à ce que je ne perde pas cette orientation fondamentale du cœur vers la « chose » désirée, et une chose désirée de manière *unanime*, semblablement par lui et par moi. L'ami, c'est donc celui qui se porte garant de ma personne en tant qu'elle est toute entière engagée dans la poursuite d'un projet, d'un bien.

Deuxième remarque : une telle *orientation foncièrement morale*, éthique de l'amitié (puisqu'elle vise à l'engagement fidèle d'une existence dans la poursuite du bien désiré) n'exclut pas, loin s'en faut, la *dimension affective*. C'est même l'un des traits spécifiques de la relation d'amitié entre deux personnes ; mais on voit bien ici que, quand Aelred parle de « gardien de l'amour mutuel » ou de « gardien de l'âme elle-même », la dimension affective, d'une certaine manière, occupe dans l'amitié une place, non certes pas secondaire mais seconde. Car ce qui est « premier », c'est cette poursuite du bien, discerné par l'âme raisonnable. L'*affectus* est ordonné et subordonné à cela ; c'est « une aide pour ». Qu'il suffise de se souvenir de *Amitié* I, 21, où Aelred écrit : « L'amitié est cette vertu qui unit les âmes par un [tel] lien de dilection et de tendresse, qu'à plusieurs elles ne font plus qu'un » : « un » dans l'*affectus*, bien sûr (c'est-à-dire cet élan mutuel et réciproque qui porte spontanément les deux amis l'un vers l'autre), mais aussi et surtout « un » dans l'*intention*, dans l'*orientation du désir* vers un même bien.

Notons enfin que cette responsabilité *est réciproque, mutuelle*. La relation d'amitié, « cela *nous engage*, toi envers moi, moi envers toi, à l'endroit d'un troisième terme » : « L'ami, dira-t-il encore en *Amitié* III, 6, est quelqu'un qui *participe* à ce que tu vis », au point de ne plus faire qu'un seul esprit avec l'ami. Le « troisième terme » qui unit pour « ne faire plus qu'un esprit » avec l'autre est ici la *sanctification*, c'est-à-dire la recherche, non pas d'un bien quelconque, mais du bien par excellence : la rencontre et l'intimité avec Jésus, « terme, aboutissement, accomplissement » de l'amitié spirituelle.

Il est clair que nous pouvons transposer toutes ces choses à la relation laïcs/moines : les relations et les liens d'union qui se tissent entre les uns et les autres sont en effet « ordonnés » à cette poursuite d'un même but : nous aider mutuellement dans l'apprentissage de ce qu'est l'Amour. Quelques passages d'*ILC* sont explicites :

- « La Communauté est un instrument donné par Dieu *pour notre sanctification* » (*ILC* 3, 1) ; la communauté n'est pas un bien « en soi », ce lieu où on est « bien ensemble » ; cela n'est pas exclu – nous en faisons ici même l'expérience – mais ce n'est pas cela qui est visé en premier. Ce qui est visé, c'est que la communauté soit considérée un *bien ordonné à la sanctification* !
- « Nous apprenons à nous aimer mutuellement, dans une nouvelle forme de relation centrée sur le Christ » (*ILC* 4, 6). On se souviendra ici de ce que j'ai dit à propos du Christ « source, modèle et aboutissement » de toute relation d'amitié...
- « Nous apprenons les uns des autres la vie fraternelle en persévérant ensemble sur le chemin de la sainteté » (*ILC* 4.7). Avec cependant cette différence irréductible que, pour les laïcs, ce sera dans le monde ; tandis que pour les moines, ce sera dans le monastère.

Mais peu importe ici cette différence de lieu ou de « réalisation ». Ce qui est à souligner, c'est bien cet *engagement mutuel des uns envers les autres*, à nous aider (« apprendre les uns des autres ») et à nous encourager à vivre notre vocation respective. C'est cela « être gardien de l'amour ».

## 2. Soutien mutuel : aide et correction fraternelle

Dans cette aide que l'on s'apporte mutuellement pour persévérer ensemble sur le chemin de la sainteté, il y a place pour un art souvent et extrêmement difficile à mettre en œuvre : c'est tout ce qui relève de l'entraide dans l'espace d'une correction fraternelle tout empreinte de respect et de délicatesse.

### a. D'abord dans l'ouverture du cœur

« Nous n'appelons amis, que ceux à qui nous ne craignons pas de confier notre cœur, ce qui s'y trouve » (I, 32), et cela dans un mouvement de réciprocité. Aelred poursuit en effet : sont nos amis « ceux qui, à leur tour, sont liés envers nous *par la même clause de fidélité et la même assurance* ». Plus que correction fraternelle (avec ce que cela peut comporter de rugueux et d'âpre), cette réalité est davantage considérée sous l'angle du *soutien mutuel* comme forme

*d'encouragement*. Notons que ces deux aspects – corriger et encourager – sont intimement liés par Aelred.

« Malheur à qui est seul : s'il vient à tomber, personne pour le relever (Qo 4, 10) ! » (II, 11). Citation biblique qu'Aelred applique à l'amitié, alors que son maître saint Bernard s'en servait pour souligner les bienfaits de la vie communautaire. Quoi qu'il en soit de la source, notons surtout que ce passage est aussitôt commenté dans la même perspective que *Amitié* I, 32 :

Quelle joie, *quelle sécurité, quel charme* d'avoir quelqu'un  
à qui tu oses parler comme à toi-même,  
à qui tu ne crains pas d'avouer tes fautes,  
à qui tu peux dévoiler sans rougir tes progrès spirituels,  
à qui tu confies tous les secrets et les projets de ton cœur (*Amitié* II,  
11)

C'est ce qu'Aelred appelle en *Amitié* II, 19 : « donner accès aux confidences d'amitié », et qui est par excellence le propre de la relation d'amitié puisque la possibilité de faire de telles confidences est absente de la relation de l'amour de charité (Cf. *Amitié* III, 83-84 et 86). Aelred développera ce thème en *Amitié* III, 51 lorsque, parmi les « quatre réalités » qui « font spécialement partie de l'amitié », il mentionnera la « sécurité » qu'il décrit comme étant précisément la possibilité de « dévoiler tous ses secrets et tous ses projets, sans crainte ni suspicion » (les trois autres réalités étant : la dilection, l'affection et l'agrément).

Remarquons enfin que l'on retrouve ici encore la même note, déjà soulignée plus haut, à la fois d'unité dans un même esprit et de réciprocité, mais également les deux « services » que rend une authentique relation d'amitié, à savoir : l'encouragement et la correction.

Qu'y a-t-il de plus délicieux que *d'unir ainsi deux âmes l'une à l'autre* et de n'en faire qu'une au point qu'on n'ait pas à craindre la jactance, ni à redouter la suspicion et qu'on puisse *se corriger* (= correction) l'un l'autre *sans être froissé* ou exprimer un *éloge* (= encouragement) sans tomber dans la flatterie (II, 11) ?

Or, c'est cela que l'*ILC* entend également promouvoir entre moines et laïcs : à la fois le soutien et le réconfort (*ILC* 3, 1) et l'aide pour « persévérer ensemble » (*ILC* 4, 7). En *Amitié* II, 12, Aelred déploiera la richesse d'une telle relation en montrant qu'elle peut être vécue sur un triple mode, et même un quatrième :

– sous le mode « médicinal » : c'est de l'ordre d'un remède ou d'un baume (cf. Si 6, 16)

- sous le mode de la compassion, du « souffrir avec » (« pleurer avec qui pleure », Rm 12, 15)
- sous le mode du support mutuel (« porter les fardeaux les uns des autres », Ga 2, 1)
- et enfin sous le mode de l'union mystique, ce qu'Aelred exprimera un peu plus loin à l'aide de l'image du *baiser* lequel, à moins d'être volé ou arraché, est bien de l'ordre du *don mutuel et réciproque* (cf. *Amitié* II, 21 à 27).

Quoi qu'il en soit de ce point, insistons sur le fait qu'Aelred se plaît à souligner que la relation de réciprocité et d'entraide sur laquelle repose l'amitié est à ses yeux d'une si grande valeur et est un si grand bien, qu'y renoncer, c'est vivre proprement en insensé, et même pire : se ravalier en deçà de sa dignité humaine !

À mon avis, ce ne sont plus des hommes mais des bêtes, ceux qui prétendent vivre sans reconforter personne ; sans porter les fardeaux et les tourments d'autrui ; et qui ne retirent aucune joie du bien qui est dans les autres (*Amitié* II, 52).

C'est aussi un bien tel qu'il se suffit pour ainsi dire à lui-même (*usus eius, fructus eius* : vivre d'amitié est son propre fruit). Une leçon qu'il a sans doute reçue de saint Bernard (*SCt* 83, 5). C'est donc dire que l'amitié est un bien dont il ne faut pas chercher à tirer des *bénéfices secondaires* :

Il ne sait pas encore ce qu'est l'amitié, celui qui veut y trouver une autre récompense qu'elle-même. La récompense sera parfaite pour ceux qui cultivent l'amitié quand celle-ci, entièrement passée en Dieu, ensevelira dans la contemplation de Dieu ceux qu'elle a unis (*Amitié* II, 61).

S'il y a « profit » ou « intérêt », ce sera seulement à titre de conséquence, mais certainement pas à titre de condition ou d'espérance. Aelred fera cependant une concession, mais qui, en fait, n'en est pas une, puisque cela appartient à l'essence de l'amitié au titre de l'entraide qu'elle est amenée à offrir : « sauf un conseil dans le doute, un réconfort dans l'infortune et autres choses semblables » (*Amitié* II, début du 61, mais voir aussi III, 68-69 : « aimer gratuitement »). Parmi ces « autres choses » que l'on peut attendre de la part d'un ami, « comme conséquence de l'amitié, non comme condition » (II, 61), j'aimerais encore pointer, avec Aelred, les choses suivantes.

#### *b. Le pardon et la correction*

Ce trait est particulièrement bien mis en évidence en *Amitié* III, 17 à propos du « choix » de l'ami. Parmi ceux vis-à-vis desquels Aelred



invite à la prudence, il mentionne les colériques. Or les interlocuteurs d'Aelred, dans ce troisième dialogue, lui font remarquer que lui, il a bien noué une relation d'amitié avec quelqu'un qui avait ce défaut. Aelred d'expliquer alors, d'une part que ce n'est pas un empêchement absolu dans la mesure où celui qui a ce défaut s'efforce de brider son tempérament passionné, et d'autre part qu'il convient dans un tel cas de « lui pardonner ses intempérances de parole ou d'action, ou en tout cas l'avertir de ses excès, sans aigreur et avec tact ». L'amitié, donc, au service de la correction fraternelle.

### c. *Le bon sens et la fidélité*

En *Amitié* III, 61, Aelred souligne que, parmi les choses à vérifier chez l'ami, il faut prêter une attention spéciale à la fidélité, à l'intention, au bon sens et à la patience. Je voudrais surtout attirer l'attention sur le bon sens et sur la patience, car Aelred leur attribue une fonction spécifique dans le cadre de l'entraide vécue sous le mode de la correction fraternelle.

Le *bon sens*, en effet, est une qualité essentielle qui permet de « ne pas ignorer ce qu'il faut procurer à l'ami, ce qu'il faut lui demander, ce dont il faut s'attrister ou se réjouir à son sujet, les raisons qu'il y aurait à le corriger ainsi que la manière de le faire ».

Quant à la patience, elle aussi est d'une importance capitale, puisqu'elle est la qualité qui rend capable d'accueillir la remarque de correction fraternelle. Ainsi la patience est-elle nécessaire puisque c'est elle qui permet de ne pas s'affliger lorsqu'on est corrigé, voire de mépriser ou haïr celui qui corrige. Le thème est si important à ses yeux qu'il y reviendra encore en *Amitié* III, 103-104, en précisant que, la « correction » venant d'un ami, on n'aura à soupçonner aucune intention malveillante parce que la vérité dite sera tout empreinte d'amour ! Et de citer en cet endroit le Ps 140, 5 : « Le juste me réprimandera avec miséricorde. » Dans le même passage (106-109), Aelred donnera des indications précises sur la route à suivre et le mode d'emploi à utiliser : en réalité, un chemin de crête, où, d'un côté, il faut éviter, « par excès d'amour », flatterie et indulgence et où, de l'autre, il faut se garder, « par excès de vérité », de la sévérité, de la colère ou de l'aigreur.

Un peu plus loin (110-112), Aelred fera une distinction subtile et très fine (peut-être un peu « jésuite ! ») entre la fourberie et ce qu'il appelle « dissimulation d'opportunité », qui consiste, non pas à dissimuler la faute du coupable, mais plutôt à différer le moment de la punition ou de la remontrance, sans pour autant approuver

intérieurement la faute. C'est là tout l'art et toute la délicatesse d'Aelred dans la correction fraternelle.

De cette longue section du livre III de l'*Amitié* qu'Aelred consacre à l'entraide fraternelle, à la réciprocité, au partage mutuel et à la « correction » que permet l'amitié, j'aimerais terminer par la mention d'un bref passage du 108 qui la récapitule à merveille :

Ainsi le propre de l'amitié est de donner et recevoir des avis, de les donner avec franchise mais sans rudesse, de les recevoir avec patience et sans résistance.

Passage qu'il faudrait lire en même temps que les merveilleux paragraphes tirés de l'expérience personnelle d'Aelred en *Amitié* III, 122-127, en particulier le 125 sur la correction mutuelle, les 126-127 sur l'aide reçue rien qu'à travers l'« exemplarité de la vie » (*compositio morum*) donnée par l'ami. Bref, la correction fraternelle en vue de la croissance personnelle de l'autre.

### 3. Amitié et égalité : image de l'écluse

Outre l'entraide vécue à travers l'ouverture du cœur et la correction fraternelle, il y a un troisième aspect qui viendra corriger quelque peu ce que je disais du rapport de réciprocité « asymétrique » entre moines et laïcs : l'amitié tend à établir des relations sur un plan *d'égalité* : « La valeur de l'amitié consiste à mettre *sur pied d'égalité l'inférieur et le supérieur* » (*Amitié* III, 90).

Et d'expliquer ce principe ou ce mouvement interne de l'amitié qui tend à l'égalité en l'appuyant sur un fondement anthropologique : ce qu'Aelred appelle « l'égalité que nous tenons de nature » et en vertu de laquelle l'amitié véritable tient pour « négligeable » tout ce que « la convoitise des mortels » viendrait surajouter (principalement les éléments de différenciation sociale et culturelle ; richesse, prestige, honneur, instruction, rang social, etc.). De ce principe découle une conséquence pratique d'importance (*Amitié* III, 91) :

C'est pourquoi, dans l'amitié, qui est le don le plus précieux de la nature en même temps que de la grâce, il *faut que le plus grand s'abaisse et que le plus petit s'élève*, que le riche soit dans le besoin et que le pauvre s'enrichisse, que chacun partage sa condition avec l'autre *pour que s'établisse l'égalité, ainsi qu'il est écrit : celui qui avait beaucoup recueilli n'eut rien de trop et celui qui avait peu recueilli ne manqua de rien* (2 Co 8, 15 citant Ex 16, 18).

Le partage des dons – et donc le fruit le plus précieux de la réciprocité – c'est de rendre possible l'établissement de l'égalité, un peu comme il en va dans le système des écluses où l'on puise l'eau

d'un bassin pour mettre l'autre au bon niveau, et ainsi rendre possible le passage d'un bateau sur un fleuve dont le lit connaît des dénivelés. C'est là tout le sens de la belle expression de saint Paul qui fait écho à l'image de la manne, mais aussi à ce qui constitue le cœur même de la vie ecclésiale du « une seule âme, un seul cœur », ce qui n'est rien d'autre que le prolongement, sur le plan de la vie communautaire en Église (et donc sur le plan du *corps ecclésial*), de ce que Jésus lui-même a vécu dans son propre corps : « de riche qu'il était, Jésus s'est fait pauvre afin de nous enrichir de sa pauvreté » (2 Co 8, 9).

Ainsi retrouvons-nous une nouvelle fois l'enracinement christo-centré de la relation d'amitié. Jésus, modèle et exemple ! C'est ce que *ILC 3.1* souligne à sa façon quand le document précise que « notre découverte de la communauté nous aide à *nous percevoir comme corps du Christ* » et qu'elle rend « sensible » aux besoins des autres (« sentir les besoins des autres encourage à la charité et enseigne l'humilité »).

#### **4. Amitié et don de soi à l'autre dans la réciprocité : l'image des vases communicants**

Le quatrième et dernier trait est justement celui-là : l'amitié qui conduit au don (prévenant) de soi qui se rend « délicatement<sup>7</sup> » attentif à l'autre, c'est-à-dire à un don qui *sait anticiper les besoins*, les attentes de l'autre, mais sans écraser l'autre, c'est-à-dire sans la « condescendance » hautaine de celui qui « ferait la charité ».

Que chacun se dépense lui-même et dépense ses biens de telle manière que celui qui donne garde le sourire et celui qui reçoit soit sans inquiétude (*Amitié III*, 99).

C'est « le donner et le recevoir » dans la réciprocité, dont parle saint Paul dans l'épître aux Philippiens (Ph 4, 18) et qu'Aelred détaille en *Amitié III*, 101 en soulignant que cela ne concerne pas nécessairement, ni uniquement, des « choses » matérielles, mais aussi des réalités spirituelles. Il mentionne : se soucier les uns des autres, prier l'un pour l'autre, partager les joies et les peines l'un de l'autre, pleurer les défaillances de l'autre comme les siennes propres, regarder les progrès de l'autre comme les siens propres, avec la conscience aussi que toute

<sup>7</sup> Aelred renvoie à ce propos à la belle figure de Booz (Rt 2, 4-16) : « Booz avait remarqué l'indigence de Ruth la Moabite ; tandis qu'elle glanait les épis derrière les moissonneurs, il lui adressa la parole, l'encouragea et l'invita à partager le repas des serviteurs. Avec noblesse, il voulut lui épargner de se couvrir de honte et il ordonna aux moissonneurs de laisser intentionnellement tomber des épis qu'elle pourrait ramasser sans rougir. Nous aussi, nous devons nous enquérir adroitement des besoins de nos amis, aller au devant de leurs demandes par nos bienfaits et les offrir de telle manière que celui qui reçoit semble être plus obligeant que celui qui donne » (*Amitié III*, 100).

faute commise par moi retombe sur l'ami. D'où ce conseil : À défaut de vouloir m'épargner moi, au moins épargner l'ami.

Puis, dans la même ligne, au 102, il s'agira : d'encourager, d'accueillir, de reconforter, de supporter, de respecter.

De tout ceci se dégage une belle image, celle des « vases communicants » qui complète celle de l'écluse. Ici, il s'agit de mettre en lumière le principe selon lequel tout se partage et se communique dans l'amitié, dans le bien, comme dans le mal : qu'il y a donc mutuelle « affectation » de l'un par l'autre. Ce n'est là qu'une application concrète du principe « ecclésial » dont nous avons déjà parlé : le « un seul cœur, une seule âme » des Actes des Apôtres ; et aussi rien d'autre qu'une conséquence du principe de réciprocité qui fonde l'amitié, et qu'Aelred a formulé en quatre mots, rencontrés et commentés plus haut : *omnia singulorum, singula omnium*.

Avec quelque audace, mais en gardant tout le respect qui est dû au mystère de la Trinité, on pourrait donc presque parler, dans le cadre de l'amitié, d'une forme de « communication des idiomes », les propriétés de l'ami devenant et appartenant en propre également à l'autre.

Des amis doivent être à ce point conformés l'un à l'autre que, dès qu'ils s'aperçoivent, les traits du visage de l'un se reflètent sur l'autre, que ce soit l'abattement ou la tristesse ou bien la sérénité et la joie (*Amitié III, 131*).

Expérience qu'Aelred décrivait pour lui-même quelques paragraphes plus haut, quand il raconte comment il lui suffisait de porter son regard sur un frère de ses amis pour que tout des dispositions intérieures de l'ami soit comme « transvasé » ou « transfusé » en son propre cœur à lui (*Amitié III, 125-127<sup>8</sup>*).

Ce principe des vases communicants ou de la communication des idiomes sera énoncé au 107. Ce paragraphe mérite d'être cité car s'y rejoignent les quatre traits de l'amitié que j'ai voulu mettre en lumière : l'ami est gardien de la charité, par la correction fraternelle, dans l'égalité (écluse), dans la réciprocité (vases communicants).

Les amis doivent compatir l'un à l'autre (*vases communicants*), se mettre au même niveau (*égalité/écluse*), regarder les défauts de l'autre comme les leurs propres, se redresser mutuellement avec humilité et compassion (*correction fraternelle*). Qu'ils se fassent leurs remontrances avec une mine attristée, une voix désolée, des paroles

<sup>8</sup> Cf. également *Miroir I, 107-109*, avec l'expression selon laquelle l'ami lui était *compositio morum*.

entrecoupées de larmes pour qu'on puisse non seulement voir mais aussi sentir que ces remontrances procèdent de l'amour et non de la rancœur. Si ton ami a refusé une première remontrance, il acceptera peut-être la seconde. Toi, en attendant, prie, pleure, montre un visage peiné et garde pour lui une tendre affection (*gardien de la charité*) (*Amitié* III, 107).

### III NOUVELLES PERSPECTIVES : DE L'ESTHÉTIQUE À LA MYSTIQUE EN PASSANT PAR L'ÉTHIQUE

Deux remarques en guise de conclusion. La première concerne le mouvement d'ensemble que j'ai voulu donner aux réflexions livrées ici. La seconde est à lire en « ouverture et perspective ».

#### **Le mouvement d'ensemble**

Comme il arrive souvent, ce qui est nouveau fascine et attire. Il en va de même pour le mouvement laïc cistercien. Certes, certains groupes ou fraternités ont déjà plus de vingt ans d'existence. Par contre, ce qui est relativement nouveau dans ce mouvement, c'est la prise de conscience toute récente que ces fraternités ont faite de *ne former, ensemble, qu'un seul mouvement*, au point de désirer pouvoir se fédérer en une *unique* Association Internationale qui puisse acquérir une personnalité juridique officiellement reconnue. La joie de cette découverte, conjointe à la force du désir, est évidemment stimulante pour tous les laïcs et peut même se révéler très enivrante.

La sagesse exige donc un peu de prudence et invite en tout cas à la réflexion. Comme nous l'avons déjà dit, les Chapitres Généraux de l'OCSO qui se sont tenus à Assise en septembre 2008 ont témoigné de la première en demandant aux Conférences Régionales d'examiner plus en profondeur la double requête des laïcs, de reconnaissance et d'appartenance. De notre côté, nous espérons avoir contribué à la seconde en livrant les présentes pages.

Quoi qu'il en soit, l'une et l'autre associées – prudence et réflexion – devraient prémunir contre une certaine forme de précipitation ou d'emballage et, surtout, nous arracher à ce que l'on pourrait appeler une sorte de « fascination esthétique ». N'est-ce d'ailleurs pas ce à quoi la Déclaration de Huerta incite lorsqu'elle demande aux laïcs de franchir le cap *de la seule attirance*, pour entrer dans le courant d'une réelle appartenance ?

Beaucoup de membres de communautés laïques viennent au monastère individuellement, mais tous sont d'accord pour affirmer que pour être

laïc cistercien, il ne suffit pas de se sentir attiré par le monastère (*fascination esthétique*), mais qu'il est nécessaire d'appartenir à une communauté (*ILC 4, 8*).

C'est tout ce chemin *de l'attirance à l'appartenance* que nous avons souhaité éclairer et essayé de baliser, car, à notre sens, c'est là très précisément que se situe le point nodal d'une *identité* (laïque) qui désire se recevoir d'une *appartenance* (*réciprocité*) en s'inscrivant dans l'épaisseur historique d'une existence éthiquement située face à une visée commune (*engagement*) !

### Ouverture et perspective

Notre deuxième remarque est d'ouverture et veut répondre à une possible inquiétude. Elle viserait plutôt ceux et celles qui, par excès de prudence, seraient sceptiques et tentés de dire : « C'est trop beau pour être vrai. Il vaut donc beaucoup mieux ne pas s'aventurer sur une route dont on ne sait pas où elle risque de nous mener. » Tentation qui n'est pas neuve, puisqu'elle effleura l'esprit des interlocuteurs d'Aelred dans son traité de l'*Amitié spirituelle* : surpris par la grandeur et par les exigences de ce qu'Aelred leur propose, Gauthier et Gratien en viennent en effet à penser qu'il vaudrait peut-être mieux renoncer à un idéal aussi élevé et se contenter d'une voie moins exigeante (*Amitié II, 45*).

Qu'il nous soit permis alors de faire mémoire de Kierkegaard qui distingue les trois « moments » ou les trois « stades » de l'existence humaine : l'esthétique – l'éthique – et la mystique (ou religieuse), et rappelle que l'exigence éthique est tellement « infinie » que, devant elle, l'homme ne peut que se trouver en faillite :

La sphère de *l'esthétique* est celle de l'immédiateté ; la sphère *éthique*, celle de l'exigence, est tellement infinie que l'individu fait toujours faillite. La sphère *religieuse* est celle de l'accomplissement (Sören KIERKEGAARD, dans *Coupable...*, *non coupable*).

Or, précisément, une réflexion menée sur l'existence humaine comme engagement éthique de deux responsabilités face à une visée commune, n'est-ce pas *cela seulement* qui peut soustraire à la fascination esthétique de l'immédiateté, du fait que, ainsi vécue et ainsi inscrite dans l'épaisseur d'une Histoire commune, l'existence humaine devient alors cet espace « orienté » vers un tiers transcendant, le lieu d'un accomplissement de tout l'être-en-relation avec autrui et avec le Tout autre ? Précisément la « sphère religieuse » ?

Un tel mouvement de l'esthétique vers le mystique en passant par l'éthique, n'est-ce pas aussi le double « passage » qu'Aelred ne cesse

de souligner dans son traité de l'*Amitié Spirituelle*, quand, à diverses reprises, il rappelle qu'il s'agit bien, dans l'amitié et grâce à elle, « de passer de l'amitié pour les hommes, à l'amitié pour Dieu lui-même, en vertu d'une certaine analogie » (*Amitié* III, 87) ?

Mais remarquons aussi que le chemin qui a conduit de l'*identité* (des Laïcs) à la *réciprocité* (de l'amitié), et de la *réciprocité* à l'*engagement*, revient comme à sa source, et que l'*engagement* de soi dans le lien de la *réciprocité* de l'amitié vient comme nourrir à nouveau l'*identité* personnelle. C'est ainsi qu'on peut comprendre ce qu'Aelred ajoute aussitôt après avoir décrit ce qu'est la « béatitude de l'amitié » (*Amitié* III, 127), quand il écrit au 128 que l'amitié a son point de départ dans l'amour et qu'il précise pourquoi : « Puisque l'amour selon lequel chacun a du prix à ses propres yeux doit servir de point de comparaison pour régler l'amour envers le prochain ». C'est donc dire qu'il faut d'abord s'aimer soi-même pour pouvoir aimer le prochain (cf. déjà *Amitié* III, 69) et ensuite seulement, reporter sur autrui l'élan d'affection que l'on a pour soi-même. Cela vaut d'ailleurs également en sens inverse : c'est l'amour que j'ai envers autrui qui m'apprendra comment m'aimer moi-même.

C'est la *circularité vivifiante* de l'amour qui, comme le sang qui coule en nos veines, part du cœur et revient à lui, pour s'enrichir d'un souffle renouvelé et ainsi reprendre à nouveau sa course dans un mouvement qui n'aura de fin que le jour où tout sera enfin récapitulé en Dieu (*Amitié* III, 134) : de soi à soi (*identité*), en passant par l'autre à qui je me donne et de qui je me reçois (*réciprocité*), dans un mouvement sans fin (*engagement*) qui ne s'achèvera qu'au jour où « l'amitié, restreinte ici bas à quelques personnes, passera en tous, et de tous passera en Dieu, et Dieu sera tout en tous » (*Amitié* III, 134).

Abbaye Sainte Marie du Désert  
F – 31530 Bellegarde Sainte Marie

Pierre-André BURTON, ocsso  
Avec les laïcs associés de  
l'abbaye du Désert